

Chapitre 03 : De l'Inde vers la France

(...), immigrer c'est immigrer avec son histoire (l'immigration étant elle-même partie intégrante de cette histoire), avec ses traditions, ses manières de vivre, de sentir, d'agir et de penser, avec sa langue, sa religion ainsi que toutes les autres structures sociales, politiques, mentales de sa société, structures caractéristiques de la personne et solidairement de la société, les premières n'étant que l'incorporation des secondes, bref avec sa culture. (Abdelmalek Sayad, « La Double Absence » : 19).

Les parcours migratoires s'accomplissent en partant d'un décalage d'idées et de cultures. Dans ce chapitre, j'essaie d'entrelacer les parcours migratoires qui symbolisent ce mouvement et les raisons pour lesquelles les destins de ces sujets retracent une trajectoire où Marseille est leur point de chute actuel, qu'il s'agisse d'un lieu de passage ou qu'une autre raison les ai poussés à séjourner dans cette ville. Les études, les relations amoureuses, les différentes manières d'être en exil sont les conséquences d'un projet migratoire dont le début s'achève dès que se font jour nouvelles attentes, parfois déjà prévues, ou conséquences des faits soudains et quotidiens, comme connaître quelqu'un et en tomber amoureux tout de suite. Quels sont les désirs et les impulsions qui poussent les migrants à être ici ?

Discuter de la relation entre l'Inde et la France dans ce chapitre revient à analyser l'expérience des migrants indiens en France et leur liaison, ou pas, avec leurs origines. C'est-à-dire à comprendre l'agentivité de ces individus jouant un rôle parmi les différentes diasporas postcoloniales, dont le débat sur le développement a ses racines dans ce que l'on appelle le Tiers monde.

Pourquoi avoir choisi la France plutôt que les pays anglophones ? Quelles sont les raisons qui sous-tendent la relation entre une vie éloignée des origines et la découverte d'un nouveau lieu ?

1. Kedge Business School : le lieu plus Indien à Marseille

Un thème très débattu au fil des dernières décennies, particulièrement suite aux études sur globalisation, c'est le phénomène considéré comme « la fuite de cerveaux »³⁷. La quête pour nouvelles opportunités de qualification dans les pays du dit Premier monde est chaque fois de plus

³⁷ La notion de « fuite de cerveaux » apparaît tout d'abord en Grande-Bretagne aux alentours des années 1960 pour essayer d'expliquer l'émigration des intellectuels anglais vers les universités américaines. Peu après, elle devient un symbole des études postcoloniales qui cherchent à comprendre – à partir d'une conception dialectique marxiste des

récurrente dans les discussions concernant le développement des nations considérées comme les « économies émergentes ». Il est question des gains et des pertes que représente la migration, outre la construction identitaire des descendants des anciennes générations, qui sont venus chercher l'ascension sociale en Europe ou aux États-Unis. Ce débat porte sur l'agentivité des jeunes et ses rapports – si l'on réfléchit au prisme de la pensée marxiste – avec la structure de pouvoir dialectiquement construite par le Nord sur le Sud.

Un des lieux où j'ai pu rencontrer un grand nombre d'Indiens récemment arrivés de plusieurs régions de l'Inde c'est la Kedge Business School. Considérée comme l'une des meilleures écoles de commerce du monde, l'institution est située dans diverses villes françaises – Paris, Marseille, Toulon et Bordeaux – et aussi dans des pays comme la Chine et le Sénégal. Ces étudiants ont entre 22 et 28 ans, ils sont nés au sein de familles de la classe moyenne où les parents ont été déjà scolarisés – au moins, le père – et ont habité dans le milieu urbain, soit dans des grandes villes, soit dans une région métropolitaine.

Le premier étudiant avec qui je suis entré en contact s'appelle Jean³⁸, 22 ans, de la région métropolitaine de Mumbai, état du Maharashtra. Je l'ai rencontré au cours d'une célébration de bienvenue pour les étudiants étrangers, promue par Campus France. Nous avons commencé à échanger parce que je suis arrivé avec une amie allemande et qu'ensuite j'ai retrouvé une chercheuse argentine, avec qui j'avais déjà discuté dans une autre réunion du Campus France, qui bavardait avec lui. Récemment arrivé à Marseille, il est diplômé en ingénierie informatique et est venu là pour étudier l'« *international business* ». Ce changement est fréquent dans les parcours académiques. Nombreux sont ceux qui font des études d'ingénieur ou se spécialisent dans les sciences technologiques avant de venir en France pour se consacrer à l'étude du domaine du commerce international. L'opportunité d'obtenir une carrière dans ce milieu est une façon de les inciter à apprendre un langage encore inconnu, mais qui sera une force pour la recherche d'emplois en Europe.

Jean avait quitté le domicile parental dès sa licence, il m'a raconté être venu en France avec l'objectif de rester en Europe et de trouver un travail ici. À l'époque (la fin septembre), il n'avait

hégémonies internationales – le mouvement universitaire structurant du sud vers le nord comme une sorte de manutention du pouvoir économique des pays plus riches dans un jeu de dépendance entre développement, main-d'œuvre et propagation des imaginaires culturels (Levantino et Pécoud, 2014).

³⁸ Tous les prénoms cités dans ce travail sont des pseudonymes pour des raisons éthiques destinés à garder l'anonymat et l'intimité de mes interlocuteurs. Pour ce faire, je leur attribue des prénoms français typiques, dans le but de les introduire symboliquement au sein de cette société.

pas encore beaucoup de contacts, pas même avec les Indiens qui deviendraient par la suite son principal réseau de soutien. Il s'est montré intéressé à l'idée d'aider un autre étudiant étranger dans son travail, et nous avons eu quelques fois l'occasion de sortir à manger une pizza et de bavarder un peu sur nos expériences en France. Jean habite à Luminy, sur le campus de son université, mais tentait de trouver un lieu moins cher pour se loger. À cause de cela, il a plusieurs fois fait appel à moi pour traduire des rendez-vous chez le CROUS. Il parle anglais couramment, malgré sa difficulté à se communiquer, et ne maîtrise pas le français. Chez lui, il tente d'étudier tout seul le français afin de s'intégrer dans la ville et surtout afin de penser au futur et aux opportunités de travail qui suivront ses études.

Grâce à Jean, j'ai pu rencontrer plusieurs autres étudiants de la Kedge Business School. Au cours de cette unique année, plus de 15 Indiens sont venus pour effectuer leurs études de master dans l'institution, un nombre important pour des classes d'environ 50 étudiants. La plupart des Indiens étudient dans la même classe, mais quelques-uns sont inscrits dans les parcours spécifiques, tels que marketing ou la finance. Grâce aux réseaux sociaux, nous avons pu garder contact pendant quelques mois. Néanmoins, ce n'est qu'en janvier que j'ai eu l'occasion de les rencontrer ensemble, sur le campus de Kedge à Luminy un dimanche soir. Ils m'ont raconté que leur vie tourne toujours autour des études ; ils ont cours tous les jours du matin au soir, et après la journée à l'université ils ont encore des projets à réaliser ensemble en plus des examens quotidiens. La routine s'installe entre le dortoir de la fac et la classe. Une des seules raisons qui les poussent à aller au centre-ville est de faire des courses dans les épiceries ; l'alimentation est un élément qui les pousse à flotter dans la ville. Comme le souligne Frédéric Giraud (2010), il nous faut apprendre à « manger ailleurs ». De ce fait, il faut s'insérer dans le milieu des offres alimentaires de la ville. Cela demande donc du temps pour qu'un étudiant étranger soit habitué aux dynamiques de vente et d'achat dans les marchés et les magasins spécialisés. Ces étudiants indiens affirmaient faire des achats dans le centre-ville, en particulier dans une épicerie spécifique qui vend quelques-unes des épices auxquelles leur goût est déjà habitué.

Pendant le week-end, la plupart consacrent leur temps aux études et, lorsqu'ils en ont l'occasion, voyagent dans les villes européennes. Ces voyages sont toujours partagés sur Facebook à travers des photos prises dans les lieux touristiques, devant des paysages typiquement européens. Leur profil Facebook ne comporte pas beaucoup de posts, mais les expériences de voyages y sont toujours présentes, qu'il s'agisse de photos ou de posts montrant le parcours de leur voyage –

comme la route et le check-in dans les gares ou les aéroports. Barcelone, des villes françaises comme Montpellier, Nice ou Paris sont des destinations fréquentes. Montrer à tous leurs contacts qu'ils sont en Europe revient à démarquer un territoire et joue aussi un rôle vis-à-vis de leur statut. Les photos devant la tour Eiffel à Paris, ou sur le Vieux Port de Marseille, attirent plusieurs commentaires de ses proches qui sont restés en Inde. Ces pratiques construisent un capital culturel qui leur permet de supporter leur routine pleine d'examens et de les conforter dans leur désir d'effectuer une carrière internationale. Autrement dit, c'est l'image du succès transmise aux proches restés en Inde qui rend les souffrances de l'exil acceptables. Recevoir des commentaires qui renforcent le « privilège » que constitue le fait d'être en France est un outil qui permet de préserver les raisons les ayant poussés à venir en Europe et pourquoi il est important d'y obtenir un travail et de s'y installer.

Quand je suis arrivé dans le dortoir où ils habitent – les chambres sont individuelles, mais les toilettes et les douches sont partagés à chaque étage –, j'ai appréhendé la collectivité. Il n'était pas nécessaire de frapper aux portes pour entrer, la circulation entre les chambres est libre, notamment pour les garçons. Cependant, les échanges par téléphone étaient récurrents dans l'immeuble. Tous font partie du groupe virtuel sur lequel porte le prochain chapitre. Tout le monde était en pyjamas et nous nous sommes réunis dans la cuisine au rez-de-chaussée, qui est grande et comporte plusieurs cuisinières, partagée entre tous les habitants de l'immeuble. Hélas, Jean était occupé à préparer un séminaire ce jour-là ; il n'a pas pu se réunir avec nous. C'est Christophe, 22 ans, originaire d'une petite ville de moyenne importance appelée, dans l'état d'Uttar Pradesh, qui m'a accueilli. Étudiant en finances internationales, il a une fiancée et se mariera durant les vacances à la fin de l'année universitaire lorsqu'il retournera en Inde. Cette relation est le fruit d'un « *arranged marriage* », et son objectif est faire venir sa femme en Europe après la fin de ses études. Selon lui, son objectif est de « *make money* » et de parvenir à établir sa famille ici.

Ils partagent des ustensiles et s'communiquent particulièrement en hindi, l'anglais étant utilisé pour parler avec les étudiants d'autres nationalités, quoique les contacts soient limités. Il y a, de ce fait, une hiérarchie linguistique : les Indiens de la même région utilisent, pour échanger, leur dialecte local, les Indiens de régions différentes ont recours à l'Hindi et enfin, en présence d'un étranger, comme moi ou d'autres étudiants, la conversation se déroule en anglais.

Le groupe est clôt sur lui-même, mais ils ont pourtant plus des facilités pour entrer en contact avec d'autres étudiants étrangers. D'après eux, les français restent toujours fermés dans leur

groupe ; par conséquent, il est difficile de s'introduire dans ce « réseau de natifs ». La langue est un obstacle entre certains, mais la condition d'étranger est un point commun qui permet aux étudiants de se regrouper. Se définissant comme une famille, les Indiens me racontent que leur relation est basée sur un sentiment de « *brotherhood* », qui suscite un sentiment de confiance, de sécurité, d'aide mutuelle et surtout de solidarité. Sur Facebook, il est possible de voir des photos des garçons posant tous ensemble dans le centre-ville devant la mairie, dans un jeu de cricket en décembre ou à bord d'un bateau. La sociabilité est davantage mise en avant par les jeunes hommes. Alors que les femmes se limitent à prendre des photos individuelles devant des points de vue touristiques durant les voyages, les garçons posent souvent ensemble, soit pendant les voyages, soit lors de matchs de cricket ou d'apéros.

Pendant notre conversation, ils me racontent qu'ils sont intéressés par l'idée de rester en Europe. La France n'est pas *a priori* le seul choix, mais ils veulent une vie en « Europe occidentale ». Le projet de ces jeunes étudiants est celui de laisser leur pays afin de parcourir un réseau international. Leur justification est claire : ils sont en quête de « *better opportunities* ». D'après eux, l'intérêt principal de la France est de pouvoir bénéficier de meilleurs salaires. Les frais d'inscription à l'université étant moins élevés qu'aux États-Unis ou en Angleterre, la France constitue un choix plus économique pour s'orienter vers de nouveaux domaines. Marseille, en effet, n'est pas la destination d'un « *projet migratoire* »³⁹, mais un moyen permettant de s'insérer plus facilement dans une « société européenne ». Être « sur place » est une manière de pénétrer ce « réseau de natifs » et de rencontrer de potentiels futurs collègues et employeurs français.

Quelques-uns de ces étudiants ont bénéficié d'une réduction de frais d'inscription à l'université, toutefois le reste des dépenses est financé par leurs familles. En Inde, envoyer ses enfants pour étudier ailleurs est une pratique commune parmi les familles de la classe moyenne. Ces familles économisent souvent dès l'arrivée d'un nouvel enfant, en plus d'emprunter de l'argent à la banque. Un ou deux ans après avoir fini leurs études, les jeunes actifs commencent à rembourser

³⁹ Ce terme est utilisé par la sociologie des migrations. Suivant l'idée d'un « projet migratoire », nous devons questionner à quel moment l'impulsion de migrer survient dans la vie d'un migrant et quand celui-ci est accompli. En outre, nous devons réfléchir sur les ruptures, les liaisons et les façons par lesquelles celles-ci engendrent des sentiments et des dynamiques différentes au sein du cercle social de ces individus. Par ailleurs, nous devons affirmer que le contexte dans lequel les études migratoires sont insérées est constamment en un mouvement accompagnant les réalités politiques d'un monde chaque fois de plus dans une ère que nous appelons de « globalisation et postmodernité » (Mazella, 2014).

ce prêt contracté avant de leur départ à l'étranger. Les parents sont parfois en charge de cette dépense ; dans d'autres, ce sont les étudiants eux-mêmes qui prennent la responsabilité de rembourser la dette, par respect et pour affirmer leur émancipation.

La venue en France est une expérience imprévue pour quelques-uns d'entre eux, notamment pour les jeunes femmes. Les étudiantes de sexe féminin sont beaucoup moins nombreuses que les jeunes hommes, ce qui reflète le caractère restrictif des rôles sociaux féminins dans la société indienne. Marie en est un exemple, étudiante de 28 ans qui, après avoir fini son master en ingénierie à Kolkata, a décidé d'essayer de se lancer dans une carrière internationale. Elle m'affirme avoir toujours été une « *protected child* », et qu'avoir reçu la permission de son père pour venir étudier en France a été un miracle. Outre les d'inscription moins élevés, Marie me raconte qu'un autre élément important qui attire les Indiens en France est l'Autorisation provisoire de séjour (APS) permis par l'État français. Après la fin des études en France, les étudiants étrangers ayant leurs origines hors de l'Union Européenne ont la possibilité, dès la date de renouvellement de leur titre de séjour⁴⁰, de se bénéficier d'une durée supplémentaire d'un an pour essayer de trouver du travail en France. En revanche, d'après Marie, la France et l'Inde ont conclu un accord prolongeant cette période de deux ans, ce qui offre davantage de sécurité à ceux qui souhaitent rester dans le pays.⁴¹

Pierre, 24 ans, est lui aussi à la recherche d'opportunités en Europe. Intéressé par la perspective de travailler désormais dans milieu de la mode et du luxe, il étudie pour l'instant le business et marketing. Il justifie le fait d'avoir choisi la France en évoquant l'important marché de luxe développé dans le pays. Lui aussi originaire de Kolkata, il n'a rencontré Marie qu'à la Kedge Business School, mais les deux jeunes gens passent à présent tout leur temps ensemble. Dans la mesure où Pierre ne sait pas cuisiner, Marie avoue avoir maintenant l'habitude de cuisiner de la vraie nourriture indienne non seulement pour lui mais aussi pour tous leurs collègues. C'est l'image de la mère, de la femme indienne, qui est perceptible dans cette position.

⁴⁰ Document de régularisation des étrangers. Les étudiants doivent renouveler annuellement leur titre de séjour en présentant leur certificat de scolarité. Les travailleurs, pour leur part, justifient leur séjour en France à l'aide de leurs contrats de travail. L'APS est particulièrement destiné à la permettre la transition depuis la condition d'étudiant vers le statut de salarié.

⁴¹ Un autre interlocuteur, Alexandre, 29 ans, originaire de la région de Kolkata, a récemment soutenu sa thèse en chimie à l'Aix-Marseille Université. Sa recherche a été financée par une bourse de l'institution Marie-Curie. Actuellement au chômage, il cherche un travail, n'importe quel, afin de pouvoir rester en Europe. Selon lui, n'importe quel travail peut être accepté par le Ministère de l'Intérieur pour qu'il soit possible de changer le statut d'étudiant en celui de travailleur. Dès le début des années 1960, l'UNESCO a constaté que les étudiants issus du Sud ont plus de probabilité de rester dans le pays d'études que ceux issus de l'Europe, ou des États-Unis ou du Canada (Ennafaa et Paivandi, 2008).

La relation entre ces étudiants est basée sur une analyse situationnelle. La condition de décalage et de ségrégation où ils se trouvent – qui résulte d’un manque de maîtrise de la langue française – entraîne le regroupement des étudiants Indiens. Ils s’organisent selon une nouvelle routine, dans un quartier éloigné du centre-ville, habitant ensemble dans un espace où tout est partagé. De plus, la reconnaissance elle-même des liens de fraternité renforce la symétrie des positions et la manière dont elles sont perçues, c’est-à-dire que cette reconnaissance renvoie à une réalité où les Indiens sont des acteurs d’un jeu dans lequel tous se connaissent en tant qu’étudiants indiens et utilisent cette caractéristique affective pour s’organiser au niveau de leur sécurité et de l’accueil. Ici ce sont les étrangers eux-mêmes qui s’accueillent l’un l’autre⁴². Dans cette perspective, l’Autre est un français et le Soi composant le groupe est défini par le fait d’être Indien, d’étudier dans la même institution et, parfois, dans la même promotion.

L’objectif de ces jeunes implique toujours un élément économique. Les possibilités de travailler en Europe sont perçues comme de meilleures opportunités, ce qui n’est pas forcément synonyme de salaires exorbitants, mais signifie bénéficier d’un revenu en euro.

Comme la société indienne est une société dans laquelle la stratification par castes dans le milieu urbain est de plus en plus synonyme de statut social⁴³, retourner au pays avec de l’argent est l’un des facteurs qui conditionne le succès. Cette somme d’argent peut dépendre de la monnaie, car comme l’euro est infiniment plus fort que la roupie – la monnaie locale indienne –, posséder davantage de liquidité revient à posséder un montant plus élevé lorsqu’il est placé, si l’on compare avec les placements de ceux qui ont passé toute leur vie à travailler en Inde et ont épargné en monnaie locale. Comme le souligne Abdelmalek Sayad (2006), revenir au pays d’origine en apportant une apparence de richesse est donner du sens à l’émigration ; revenir effectivement riche ou seulement en apparence est, en effet, un moyen de communiquer sa revanche sociale.

Vivre en Europe, c’est donc un moyen de gravir à l’échelle sociale et de créer un réseau de contacts qui les pourront être utiles par la suite. La venue en Europe nourrit l’imaginaire du succès de ceux qui sont restés en Inde, en élaborant un cycle d’arrivées et de départs qui se perpétue depuis

⁴² Une pratique commune à laquelle j’ai pu assister, c’est que les étudiants étrangers accueillent les étudiants de la même nationalité. Les groupes Facebook, mais surtout les groupe Whatsapp sont des mécanismes qui permettent aux uns et aux autres d’entrer en contact pour établir un réseau de support afin d’obtenir des conseils sur l’administration publique, le renouvellement de visas, les opportunités de travail, le regroupement pour le loisir, les voyages ensemble lors de vacances pour ceux qui ne peuvent pas retourner dans leur pays d’origine.

⁴³ Lorsqu’ils sont questionnés sur le système de castes, mes informateurs affirment que cette réalité tome de plus en plus en désuétude en Inde.

des générations et entretient le phénomène – produit notamment au cours des dernières décennies – de la « fuite des cerveaux ». Le projet de vie n'est pas de passer toute sa vie dans un pays de l'« Europe Occidentale », mais celui d'établir une stabilité familiale et financière au cours de l'âge productif, pour ensuite retourner en Inde afin de tirer profit de ce parcours, basé sur la sauvegarde de la hiérarchie économique. L'Europe est donc envisagée comme un lieu de passage. Selon les données de Ennafa et Paivandi (2008 : 31), 45% des étudiants issus de l'Asie de l'est ont pour projet de revenir au pays d'origine au moment de leur recherche, alors que 37% des Maghrébins veulent rester sur territoire français. La réalité familiale vécue par ceux qui ont déjà fini leur formation peut aussi être appréhendée à travers des parcours uniques qui peuvent nous illustrer la manière dont le statut de mirant gagne une autre connotation lorsqu'il côtoie la vie privée. Ce sont ces parcours sur lesquels se penche la section suivante.

2. La Famille : un « regroupement familial »

Vivre loin de ses origines soulève des sentiments de nostalgie, de solitude, de peur et d'absence. Néanmoins, ces sentiments sont adoucis lorsqu'un migrant construit un cercle de soutien que j'appelle « cercle rigide d'affection »⁴⁴, c'est-à-dire lorsqu'un migrant construit une relation basée sur des sentiments plus profonds, matérialisée non seulement par le mariage et les responsabilités qui en découlent, mais surtout par l'arrivée des enfants.

Ce cercle attribue au migrant un autre rôle qui va au-delà de la qualification pour le travail, surtout quand le couple est constitué d'un(e) Indien(e) et d'un(e) Français(e). Cependant, ce cercle peut se refermer sur lui-même par rapport à d'autres formes de sociabilité. Un cas qui peut nous illustrer cette réalité est celui d'Yves, 28 ans, originaire de Kânpur – ville dans l'état d'Uttar Pradesh sur les rives de la Ganges –, avec qui j'ai pu premièrement prendre contact lors de la fête de Diwali (chapitre 04, section 03).

Yves et son épouse Manon se sont connus en 2014 durant un voyage en Inde aux chutes d'eau du Kerala. À l'époque, il venait de finir sa formation universitaire et voyageait avec son frère et ses parents. Marion, pour sa part, voyageait avec une amie. Ils se sont rencontrés dans le bateau qui faisait le trajet entre les deux extrémités du Kerala. Manon et son amie avaient raté le train pour

⁴⁴ J'utilise l'expression « cercle rigide d'affection » pour renforcer le rôle des relations sentimentales dans le quotidien de l'exil. C'est l'accueil de ceux qui sont toujours des « familles » dans le moment présent qui donne à la migration un sens cohérent à l'égard du confort sentimental que fournit un cercle social au sein duquel les relations tissées sont irrationnelles, oscillant entre amour, affection et compagnie.

rentrer le soir précédent et n'avaient pas de point de chute. Pour les aider, Yves et son frère les ont invitées à se joindre à eux et à leur famille, à passer tout le week-end ensemble dans une petite auberge.

Pendant tout le voyage, Yves et Manon n'ont manifesté aucun signe d'intérêt l'un pour l'autre. Mais une fois les adieux consommés, l'amie de Manon a envoyé un message à Yves lui disant que son amie avait envie de mieux le connaître. À cette époque, Manon habitait à Paris et venait de rentrer d'Écosse où elle avait fini ses études de lettres. Yves habitait à New Delhi, chez un oncle, et avait lui aussi récemment fini ses études en ingénierie informatique.

Grâce à Facebook, ils ont pu garder contact. Manon à Paris, Yves à New Delhi. Pendant trois mois – durée du contrat de travail de Manon dans un hôtel –, ils sont restés connectés en dépit du décalage horaire. Malgré cela, les réseaux sociaux ont été efficaces et ont fini par adoucir la distance, qui demeurait perceptible à cause de la différence horaire.

Après avoir fini son contrat, Manon a décidé de partir en Inde pour passer 15 jours avec Yves. Il a démissionné, et tous deux en profitent pour voyager en Inde et faire connaissance. C'est à cette période-là que leur relation débute. Suite au voyage, Manon revient en France et Yves reste en Inde pour chercher un nouveau travail. Pendant plusieurs mois, la relation entre les deux est demeurée virtuelle et transnationale. Autrement dit, la relation se nourrissait d'elle-même par la distance et l'attente de la prochaine rencontre.

Passés quelques mois, en août 2015, Manon s'est décidée à déménager en Inde afin d'apprendre l'hindi et de donner des cours privés de français. Arrivant en Inde, elle finit par partager un appartement avec deux Espagnoles. En octobre de la même année, Yves et elle décident d'emménager ensemble. Par contre, Manon retourne en France pour pouvoir renouveler ses papiers et Yves reste en Inde pour chercher un appartement. En décembre, l'appartement où Manon avait déjà habité avec ses collègues européennes sera vacant, et ils ont pris la décision de le garder. Il faut des garants pour qu'ils puissent signer le contrat. C'est à ce moment qu'Yves demande à ses parents d'aider à son amie française qu'ils avaient déjà rencontrée durant le voyage, ce qui ne déclenche pas un conflit, mais soulève néanmoins une méfiance.

Pendant cette période, leur relation n'était pas publique – comme dans la plupart des cas où un indien construit une relation avec un.e étranger.e –, et les parents d'Yves ont cru qu'il habitait jusqu'à ce moment avec des amis. Les parents ont par la suite décidé de signer le contrat, mais ils trouvaient étrange qu'un appartement de trois chambres soit habité par une femme seule. Yves a

donc avoué son projet d’emménager chez Manon, mais en précisant qu’ils occuperont des chambres différentes. La séparation de l’intimité entre les espaces devient, par la fin, quelque chose d’important par rapport aux répercussions qu’une liaison affective entre l’Inde et la France – et correspond à une légitimité vis-à-vis des parents. Autrement dit, rester isolé dans son intimité dans deux espaces distincts est une manière de préserver l’éloignement, alors qu’un enfant viendrait représenter, une liaison perpétuelle entre l’Inde et l’étranger – dans ce cas, l’Europe.

Lorsque Manon retourne en Inde, le couple commence réellement à habiter ensemble, mais leur relation continue d’être vécue dans leur sphère de l’intime. Les parents d’Yves n’ont pas connaissance de leur vraie relation, pour eux, leur fils n’habitait qu’avec une amie. Yves me raconte dans une de nos entrevues qu’il aurait vraiment été dur pour ses parents de se rendre compte que leur fils avait grandi et trouvé une épouse. Cependant, lorsqu’il me raconte son histoire, Yves avoue suspecter que ses parents se seraient déjà rendu compte de la réalité de son couple, mais en choisissant de fermer les yeux sur la question.

Quelques mois après, Yves et Manon sont déterminés à officialiser leur relation. Ils se sont donc mariés à New Delhi par un mariage traditionnel hindou et sont ainsi parvenus à rassembler leurs deux familles et leurs amis. En cadeau pour tous les Français qui étaient venus jusqu’en Inde pour le mariage, ils ont organisé un voyage au Taj Mahal, à Agra. En 2016, Manon est tombée enceinte et est rentrée accoucher en France, près de chez ses parents qui habitent dans un village des alentours d’Aix-en-Provence. En 2017, suite à la naissance du bébé, pourtant, ils retournent en Inde, dans la région de l’Himalaya où Manon a trouvé du travail comme gérante d’hôtel. Elle travaillait tandis qu’Yves s’occupait du bébé, à l’encontre des schémas traditionnels indiens, selon lesquels la femme est responsable du travail domestique et l’homme de la sphère publique et de la sécurité économique. Comme je développe ci-dessous, cette dynamique opposée aux attentes culturelles indiennes s’est perpétuée jusqu’à aujourd’hui dans leur relation.⁴⁵

En 2018, ils décident de déménager en France pour être davantage aidé dans l’éducation du bébé, d’où l’arrivée à Marseille. Yves ne parle pas le français et ne parvient malheureusement pas à trouver des opportunités de travail. Pour sa part, Manon est employée maintenant dans une entreprise qui importe des crevettes de l’Inde. Yves continue toujours de chercher un emploi, mais il affirme ne pas souhaiter un travail qui ne lui apporte rien, comme exemple être homme de ménage. Après quelques entretiens d’embauche infructueux au Burger King et dans autres restaurants, il se

⁴⁵ Sur le genre et le mariage en Inde, voir Joshi, 2016.

retrouve sans emploi. Sa routine, par suite, presque fermée à la maison, devient publique à cause des cours hebdomadaire de théâtre. L'angoisse, dans son cas, n'est pas celle d'être éloigné de sa famille. La famille est là, mais le sentiment d'invisibilité se manifeste ici une fois de plus comme une caractéristique de la migration indienne à Marseille. Yves est soumis à ce que nous appelons la déqualification professionnelle des immigrants. Pour qu'un migrant soit admise dans une opportunité d'emploi, il faut démontrer ses compétences, qui seront toujours jugées à partir du regard de l'Autre, c'est-à-dire le regard du natif (Berset, Wygolg, Crevoisier et Hainard, 1999). La déqualification n'est reconnue qu'à partir du moment où le migrant est inséré au sein du marché de travail du pays qui l'accueille. En ce sens, pour que le migrant soit inséré dans le milieu professionnel, c'est nécessaire une adaptation, autrement dit il faut jouer les règles d'un jeu entre les attentes alimentées par la société d'immigration. Deux éléments sont donc fondamentaux : l'opportunité de se faire reconnaître sa qualification acquise au cours de son parcours professionnel dans le pays d'origine, ainsi que le temps. Dans le cas de cet interlocuteur, l'absence de maîtrise de la langue lui empêche d'accéder à n'importe quelle opportunité de travail, même s'il a déjà réalisé ses études au niveau de master en Inde, en plus d'y avoir déjà dessiné une carrière. Les occasions offertes à Yves ne lui permettent pas de démontrer ses compétences, vu qu'il y a un obstacle entre le contact avec les employeurs. Il n'y a pas de moyen de contact dans la mesure où la langue française est pas encore maîtrisée par Yves

Les sentiments de nostalgie et d'incertitude sont toujours présents dans la parole d'Yves. Néanmoins, le confort de son « cercle rigide d'affection » structure son quotidien. Le soutien de sa belle-famille, de son épouse elle-même et de son fils sont les raisons qui donnent un sens à sa vie en France. En décembre, Manon et lui sont partis en Inde pour que le bébé conserve un lien avec ses grands-parents, mais le prix des billets est rédhibitoire à l'organisation d'un nouveau voyage l'année suivante. La relation transnationale qui engendre ce mouvement d'aller-retour entre l'Inde et la France est patente chez les Indiens, à l'opposé des réalités de la migration algérienne en France (voir Sayad, 1999).

Encore aujourd'hui, Yves demeure à la maison pour prendre soin de l'enfant, tandis que Manon travaille pour subvenir à leurs besoins. L'absence d'insertion sur le marché de travail a toutefois des conséquences sur la sociabilité d'Yves. Il n'est toujours pas intégré à la société française et n'a pas d'amis à Marseille. Le seul cercle social qu'il fréquente en dehors chez lui se résume à ses cours de théâtre. J'ai assisté à l'une des répétitions et j'ai pu constater qu'Yves utilise

cet outil ludique pour apprendre la langue française et pour s'insérer dans la société par le biais d'une activité qui n'est pas aussi rigide que l'environnement d'une salle de classe.

À défaut de travail et d'un cercle social élargi, les angoisses de la migration sont présentes à tout moment. Le week-end il sort tout seul la nuit tandis que son épouse prend soin du bébé. Je l'ai accompagné un samedi soir dans une soirée sur le cours Julien. À l'aide de quelques phrases qu'il connaît en français, il a alors essayé d'entrer en contact avec les personnes avoisinantes. Pendant quelques instants, il est accueilli par les Français.

Ce cercle d'affection restreint à la famille et l'épouse, ainsi qu'à ceux qui le sont soutenu suite à leur mariage et à la naissance de l'enfant, a supposé l'élaboration d'un projet où la France est devenue leur point de chute, ce qui entraîne au quotidien de nouvelles attentes pour l'avenir, pour qui n'a que la maison et la relation familiale comme formes de sociabilité.

Cette façon d'habiter et d'entretenir une relation avec le pays d'émigration est différente de celle vécue par Laurence, une autre interlocutrice, 34 ans, originaire d'un petit village rural dans le département de Tamil Nadu. J'ai pu la connaître à travers le groupe Facebook sur lequel porte le prochain chapitre. Après avoir échangé sur les réseaux sociaux, nous avons pu nous rencontrer en janvier avec son mari et sa petite fille de 5 ans, aux terrasses du Port – un centre commercial situé à l'emplacement des anciens docks du port de la ville –, après une journée de travail.

La relation entre Laurence et la France s'est construite d'une autre façon, bien qu'il existe des similarités avec la trajectoire d'Yves en ce qui concerne le cercle d'affection qui entoure Laurence. Diplômée en informatique à Mumbai, elle a commencé sa trajectoire professionnelle à Dubaï, où elle a travaillé pendant quelques années à la CMA-CGM⁴⁶. En 2008, elle a eu l'occasion

⁴⁶ Entreprise de transport maritime située à Marseille depuis 1996, la CMA-CGM est fruit de l'union entre l'entreprise libanaise CMA et la française CGM. L'entreprise s'occupe de l'exploitation du nouveau port de la ville et de la gestion de la circulation des marchandises sortant de la Méditerranée en direction de différentes parties du monde. Le groupe emploie plus de 2400 travailleurs, outre il est aujourd'hui considéré comme le premier employeur du secteur privé de la ville (Peraldi, Dupont et Samson, 2015 : 103). D'après un des travailleurs avec qui j'ai pu prendre contact, l'entreprise emploie actuellement des travailleurs issus de 100 nationalités différentes, dont des Indiens. En effet, une partie des Indiens qui habitent à Marseille travaillent pour la CMA-CGM, notamment parce qu'une importante partie des activités développés par l'entreprise concerne la circulation des produits dans l'océan Indien. L'entreprise a joué un rôle fondamental pour l'émergence de Marseille sur la scène du marché global. Bien que le nombre de personnes transitant par le port n'atteigne pas l'ampleur de l'époque de la Première guerre mondiale, quand les Indiens arrivèrent sur le territoire français via Marseille et son ouverture sur la Méditerranée, le transport de marchandises demeure encore un lien entre ces migrants et des opportunités de travail en France. Bien que l'entrée ne se fasse plus par le port, l'activité portuaire demeure essentielle pour les relations entre Marseille et l'Inde, puisque les Indiens arrivent à Marseille dans le but de construire un parcours professionnel dans une entreprise transnationale à la fois liée à l'activité portuaire. Laurence connaît cinq familles indiennes dont le père travaille à la CMG-CGM. Malheureusement, je ne suis pas parvenu à établir de contact avec ces familles. Par contre, selon mon interlocutrice, toutes ses familles ont sa

de venir à Marseille pour un voyage de travail, au cours duquel elle a rencontré son actuel époux, Sébastien – un Français né aux alentours de Paris –, qui travaillait dans la même entreprise. Suite à ce contact établi dans le milieu du travail, les deux protagonistes commencent une relation qui se développe tout d’abord par l’internet.⁴⁷

Par la suite, Laurence reçoit une proposition de transfert de travail à Marseille et déménage chez Sébastien. Toutefois, leur relation est alors encore inconnue de ses parents. D’après Laurence, s’agissait d’une « *living relationship* » et elle avoue ne pas aimer la définir comme une relation « cachée ». Sébastien me raconte avec humour qu’« *on habitait à la même adresse et dans le même immeuble* ». En 2009, Laurence décide de négocier avec ses parentes la possibilité de se marier à un Français. L’acceptation du mariage par sa famille se heurtait à trois obstacles : Sébastien est étranger ; il ne parle pas la langue locale ; ils ne le connaissaient pas auparavant. Le couple affirme qu’il a été difficile d’établir une relation premièrement avec la famille de Laurence et sa vie en France. Actuellement, ses parents viennent tous les ans pour les vacances scolaires de sa fille Laurence et Sébastien ne sont pas retournés en Inde depuis deux ans, bien qu’ils envisagent déjà de s’y rendre pour la fête de Diwali l’année prochaine.

Ils n’ont pu célébrer leur mariage qu’en 2013. En 2012, Laurence avait un voyage de travail dont la destination était Chennai, capitale de l’état de Tamil Nadu, et elle en a profité pour présenter Sébastien à ses parents. Pendant un week-end, ils ont passé un moment « en famille » à Chennai. Le lundi suivant, elle était restée dans la ville pour s’occuper de ses engagements professionnels, tandis que Sébastien faisait six heures de route pour aller séjourner chez les beaux-parents. Pendant une semaine, il a été hébergé à la maison des parents de Laurence pour qu’ils puissent le connaître et pour qu’il soit présenté à toute la famille. Le contact était difficile vu que personne ne parlait ni l’anglais, ni le français. Par ailleurs, la famille est Hindoue et ne mange que du poulet.⁴⁸ Au cours de cette semaine, Sébastien s’est habitué à la vie locale et a apporté la preuve de qu’il pouvait se

base sur l’époux qui est venu en France suite à une opportunité de travail pour ensuite faire venir sa femme, également indienne, au titre « regroupement familial ». Seul l’un de ses amis s’est marié avec une Française, après avoir déjà séjourné à Marseille pendant des ans. Pour elle, l’objectif principal de ces familles est, ainsi comme les étudiants de la Kedge Business School de pouvoir travailler pendant cinq à quinze ans en France, pour ensuite revenir en Inde.

⁴⁷ Comme je le montrerai dans le prochain chapitre, l’internet est un acteur incontournable de la vie de tous mes interlocuteurs. C’est grâce à l’internet que le phénomène du « transnationalisme » est vécu quotidiennement. Le contact avec les origines est facilité par l’accès instantané à l’information virtuelle des réseaux sociaux, outre la possibilité de construire une identité pour rester en contact avec ceux qui sont restés en Inde.

⁴⁸ Laurence est Hindoue alors que son mari est athée. Il affirme accepter toutes les religions, sans en pratiquer aucune. Afin de fournir à leur enfant le contact avec la culture de la partie indienne de la famille, ils gardent un petit temple hindou chez eux, où Laurence peut montrer les prières à sa fille et maintenir vivante la spiritualité de sa famille même dans son environnement français, notamment en raison de l’absence de lieux de culte hindous dans la ville de Marseille.

marier à son amoureuse, tandis que Laurence suivait sa routine de travail. Il me raconte qu'il n'y avait pas d'électricité et ni d'eau courante non plus, mais que son but premier était d'obtenir la permission de la famille pour le mariage.

Suite à ces efforts pour présenter Sébastien à la famille indienne, le grand-père de Laurence a refusé de parler à sa petite-fille, même après la cérémonie du mariage, qui a eu lieu en 2012, un an après ce voyage. À la différence de la relation d'Yves, le cas de Laurence a suscité un sérieux conflit dans le contexte familial, et la relation entre elle et son époux continue d'être un symbole de résistance aux traditions locales.

Cette histoire nous illustre une autre manière de migrer. Tandis qu'Yves a migré pour perpétuer sa relation, Laurence a migré suite à une opportunité de travail qui a permis de construire sa vie d'une façon nouvelle, en relation avec un Français. Bien que dans les deux cas, le mouvement migratoire implique une construction familiale, l'organisation de ces deux parcours est opposée. Néanmoins, il existe un élément caractéristique commun à la sociabilité de ces deux interlocuteurs.

Yves vit encore isolé, surtout en raison de son absence de maîtrise de la langue locale. Laurence ne connaissait non plus le français à son arrivée en France, mais elle s'est immédiatement retrouvée insérée dans un réseau professionnel transnational⁴⁹, ce qui perpétue néanmoins une étrangeté quotidienne. Un élément saute pourtant aux yeux dans les deux récits : la « marginalité de leurs relations ». Au début, dans les deux cas, la relation s'est construite dans l'invisibilité. En Inde, pays où le mariage est l'une des façons plus sûres de préserver les traditions, il est devenu un élément de l'émancipation individuelle et familiale, mais il entraîne encore aujourd'hui des contraintes, telles que la bénédiction religieuse devenant cette union « publique ». Compte tenu du fait que la relation avec un étranger est quelque chose de contraire aux attentes des parents, les individus qui ont grandi au sein d'une génération dans laquelle les réseaux reposent sur la parenté, le voisinage et l'amitié, l'établissement d'un nouveau lien – surtout par l'internet – devient une fuite à ce qui est déjà établi et attendu. En ce sens, la raison et la conséquente soumission aux traditions qui s'ensuit construisent un rapport dans le domaine même de l'intime et du privé. C'est la peur de

⁴⁹ Le prochain chapitre sera destiné à analyser le parcours en réseau de mes interlocuteurs, c'est-à-dire la manière dont un parcours dans lequel les individus agissent comme des points spécifiques, établissant une relation les uns avec les autres à partir d'un environnement, qu'il soit virtuel, économique ou de travail qui les enchâsse dans une dynamique restreinte leur permettant de connaître l'autre et de bénéficier d'un soutien à la vie à l'étranger. Autrement dit, une dynamique par laquelle la solidarité et l'identité indienne construisent des maillages de contacts, dont l'objectif est la construction d'une chaîne de rencontres.

ne pas être conforme au correctement moral de la culture qui rend ces relations amoureuses « marginales ». En d'autres termes, une situation comme celles-ci tente de dépasser les traditions et les attentes afin de construire un nouveau visage du phénomène transnational, le caché.

Ces deux récits se différencient de l'histoire d'Emmanuelle, 37 ans, originaire d'Haryana, état situé à côté de la capitale New Delhi. Sur Marseille depuis 2017, elle habite en France dès 2010. J'ai pu la rencontrer via un groupe sur Facebook et elle est ensuite devenue une interlocutrice ayant permis d'autres contacts.

En 2003 et 2004, elle avait déjà fait l'expérience, par des contrats durant 06 mois chacun, d'enseigner la langue anglaise dans une petite commune de la région de l'Alsace, nord-est du pays. Elle est ensuite revenue en France dans le but d'étudier à l'ESCP Paris, première école de commerce fondée au monde, pour un master en *Ordering and Consulting*. D'après Emmanuelle, elle a choisi la France en raison de la langue. Toute sa formation avait eu lieu en français en Inde, et elle avait déjà travaillé pendant cinq ans à l'ambassade française à New Delhi – ce qui lui a permis d'économiser de l'argent pour financer ses études.

Inscrite à l'examen d'admission à l'école à Paris, elle avait réservé quinze jours dans une auberge de jeunesse à Paris, en y mettant toutes ses économies. Pour acheter les billets d'avion et pouvoir financer sa venue en France, elle a décidé de vendre sa première voiture qu'elle avait achetée avec l'argent gagné de son travail à l'ambassade française à New Delhi. Emmanuelle ne connaissait rien des contenus de l'examen. Tous les thèmes concernaient exclusivement l'économie européenne et le système fiscal français. Elle a tout de même écrit sur sa feuille de réponse : « *I do not know the answer to this question, but if you give me an opportunity to study I'll prove it to you I'll make for all this* ». De ce fait, elle a été sélectionnée pour la seconde étape, une interview. Tout à fait perdue à Paris, elle ne connaissait pas le système du métro et est arrivée en retard pour l'interview. En revanche, durant l'évaluation elle a dit au jury : « *if you don't take me this year, I'll come back next year. It's your choice* ». Après toutes ces années à économiser de l'argent pour payer les frais élevés d'inscription de l'université, elle était déterminée à y être admise.

Après la procédure de sélection, Emmanuelle n'avait que quinze jours, si elle était finalement admise, pour réunir les papiers nécessaires à l'obtention de son visa d'étudiant, dont un bail. Par le biais d'un collègue à l'ambassade française, elle est parvenue à trouver un appartement dans la périphérie Parisienne, à Courbevoie, à l'ouest de Paris. Au moment où elle payait un mois de loyer en avance, elle n'avait pas encore reçu la réponse de son admission à l'ESCP Paris. Elle a

finalement réussi à être admise et à réunir tous ses papiers pour retourner en Inde afin de demander son visa.

Après son retour en Inde pour les procédures bureaucratiques, elle est revenue en France totalement isolée. Solitaire, elle répète qu'à cette époque-là, il n'existait pas de technologie de communication en réseau, ce qui renforçait la distance entre sa routine à Paris et sa famille en Inde. En outre, sa formation était vraiment lourde, huit mois d'études et quatre mois de stage, en plus des projets à développer avec les autres étudiants après la journée de cours. En effet, sa vie tournait entièrement autour de ses études – comme on a pu l'analyser avec les récits de vie des étudiants à Kedge Business School. Quoi qu'il en soit, elle ne se trouvait qu'au début de sa checklist : études, travail et mariage. Son projet c'était de construire, par-dessus tout, une famille en France.

Après avoir eu une expérience avortée en Inde, Emmanuelle a décidé que rencontrer un *life partner* français pourrait la mettre plus à l'aise. Elle s'est donc abonnée à plusieurs sites de rencontre sur l'internet pour trouver des hommes avec qui elle pourrait avoir de toute façon une affinité. Emmanuelle arrivait à effectuer plusieurs rencontres par jour, une le matin et l'autre le soir, mais ne réussissait toujours pas à faire la connaissance d'un compagnon potentiel. Pour elle, les hommes étaient toujours « *money minded* », c'est-à-dire que tout devait être divisé, depuis la facture d'électricité jusqu'aux courses au supermarché. Cela la dérangeait. Ils n'étaient pas intéressés à l'idée de profiter de sa compagnie, mais voulaient trouver quelqu'un pour partager les dépenses. Après des frustrations successives, elle s'est résolue à demeurer seule. Elle était célibataire depuis longtemps, habituée à cultiver sa propre compagnie et son indépendance.

Les choses ont pourtant changé en 2017. Emmanuelle est partie en Roumanie pour le mariage d'une collègue de travail et y a rencontré son actuel fiancé, Kevin. Ils ne se connaissaient pas, mais le hasard a fait qu'ils travaillaient pour la même entreprise ; elle à Paris, lui à Marseille. Son amie, la mariée, était décidée à lui présenter une personne intéressante, bien qu'Emmanuelle ait déjà décidé de rester seule. Pendant tout le mariage, elle a ignoré Kevin, mais son amie a donné son contact à Kevin qui l'a ajoutée sur Facebook. Ils ont parlé pendant quelques semaines sur les réseaux sociaux, mais elle hésitait à s'engager dans une relation avec un homme plus jeune qu'elle. À cette époque, elle avait 36 ans et il était nettement plus jeune. Ses amies, par contre, affirmaient qu'elle était en Europe et non en Inde, et qu'il n'y aurait aucun problème à avoir un compagnon plus jeune qu'elle. Tout compte fait, elle a décidé de mettre en place une relation et est venue à

Marseille pendant quelques semaines pour mieux le connaître. Suite à six week-ends passés ensemble, sa décision est prise de déménager à Marseille. Malheureusement, l'entreprise qui l'embauchait n'a pas accepté sa proposition de transfert et, malheureusement, Emmanuelle a pris parti de laisser derrière sa vie professionnelle pour nouveau défi, une relation amoureuse.

Elle habite actuellement habite à Plan-de-Cuques, dans région métropolitaine de Marseille, dans un appartement appartenant à la grand-mère de Kevin. Pour gagner un peu d'argent et pouvoir conserver ses habitudes, elle donne quelques cours privés d'anglais et loue son appartement à Courbevoie en Airbnb à quelques Indiens qui viennent passer leurs congés en France. Ses affaires y sont toujours, et Emmanuelle a pris la décision de le garder à cause du risque qu'elle prenait en déménageant dans autre ville avec un jeune amoureux rencontré seulement quelques mois avant, avec qui elle n'avait aucune intimité. Ils sont à présente officiellement fiancés, toutefois ils n'ont pas la prétention d'avoir des enfants ; au cas où ils s'y décident, elle affirme qu'ils adopteront un petit. Bien que leurs vies soient établies en France, le projet de retourner en Inde à l'avenir est toujours présent dans son récit – comme pour la majorité de mes informateurs. Les privilèges auxquels elle était déjà habituée en Inde lui cause un sentiment d'inconfort lorsqu'elle pense à la routine d'une vie en France. Pour Emmanuelle, les choses sont très différents dans son pays, où elle habitait chez ses parents, ce qui, en fait, lui permettait d'avoir une femme de ménage, un cuisinier, un jardinier, voire un chauffeur toujours disponible. Ces services sont beaucoup plus chers en France, et elle croit que la qualité de vie, en raison de toute cette « structure » de *luxuries* rend la vie plus commode.

Selon les récits d'Emmanuelle, la vie en Inde tourne toujours autour du statut social. Des professions plus en vue et l'opportunité de séjourner dans d'autres pays sont des manières de valoriser le capital culturel et personnel, ce qui ajoute de la « valeur » à une future dans le pays d'origine. Ce statut n'est pas seulement économique, mais aussi social, et il n'est pas atteint par elle et son compagnon en France. Le décalage entre la réalité indienne et celle de la France à l'égard des dynamiques sociales est extrêmement important. En plus du projet du retour, il s'agit d'une tentative de réappropriation de capital, qui est toujours plus accessible dans les pays considérés comme « émergents ». La facilité à trouver une main-d'œuvre bon marché, le privilège quant à la sauvegarde d'un statut social élevé, font tourner la vie tourne autour d'une acquisition de capital qui est désormais considéré comme un investissement à longue terme pour une vieillesse confortable et privilégiée en Inde.

L'histoire d'Emmanuelle nous montre pourtant que la solitude s'est transformée en insertion effective à partir du moment où elle a rencontré un compagnon français avec qui elle peut partager son quotidien. Ce cercle d'affection a fini par prendre la place de son projet professionnel qui constituait jusqu'alors la raison profonde de son séjour en France. Il y a peu de temps, elle a réussi à acquérir la nationalité française ce qui a, par contre-coup, entraîné sa renonciation à la nationalité indienne⁵⁰. Le projet familial et affectif s'est donc converti en l'acquisition d'une nouvelle identité, voire en de nouveaux désirs qui font de sa routine une vie restreinte à la maison et à son fiancé. En donnant des cours d'anglais à des élèves français, son quotidien tourne autour des tâches domestiques, de son fiancé et surtout d'une vie qui réponde à des attentes féminines de la culture indienne. Le contexte d'indépendance où elle se retrouvait jusqu'alors, tout à fait occidentalisé, a fini par céder la place à l'environnement privé et domestique toujours présent dans les familles indiennes. Néanmoins, le récit de cette informatrice s'oppose à ceux de mes deux autres interlocuteurs dont les parcours ont été déjà racontés. Ces derniers se retrouvent dans une situation conditionnée à leur vie familiale à Marseille. Le discours d'Emmanuelle nous renvoie à celui manifesté par les étudiants, où Marseille illustre un lieu de passage. Le souhait de retourner vers ses origines, cette fois avec une famille déjà établie et un compagnon français à ses côtés, renforce le transnationalisme de la réalité de la migration indienne. Le rapport entre les origines et le pays d'immigration est considéré dans la perspective d'un projet à long terme. Le retour, comme le souligne Abaldemalek Sayad (1999), est extériorisé depuis le moment du départ et nourrit quotidiennement le sentiment de nostalgie vécu pendant tout l'« exil ».

Yves et Laurence, au contraire, n'envisagent pas leur vie privée à l'aune d'un futur retour. Mon analyse concerne la manière dont les départs ont été élaborés : tandis qu'Yves et Laurence ont vécu la migration comme une option découlant de la construction de leurs relations amoureuses, Emmanuelle – même avec l'espoir de construire une famille en France – a quitté son pays dans un but autre, celui d'être admise dans une université. La vie familiale est devenue, pour elle, un souhait dès le moment où la vie professionnelle était déjà établie.

⁵⁰ La Constitution indienne, par le biais du *Citizenship Act* (1955) interdit l'acquisition d'une double nationalité aux indiens habitant à l'étranger. En 1973 une catégorie qui s'appelle *Non Resident Indians* (11 millions de personnes selon les données de 2015) a été adoptée, laquelle obtenue par des indiens dont le passeport est national mais qui habitent à l'étranger. En outre, une autre typification a été destinée à ceux qui avaient décidé d'adopter la nationalité du pays où ils habitent (comme c'est le cas d'Emmanuelle), *Persons of Indian Origin*, désignée aux indiens qui ont renoncé à leur nationalité originale mais qui sont descendantes – jusqu'à la quatrième génération – des citoyens nés ou qui résident de façon permanente dans le territoire indien antérieur à l'indépendance, sauf Bangladesh (Trouillet, 2015).

Nonobstant, il existe encore des exemples de migrants qui vivent dans un exil solitaire, sans des réseaux d'affection ou même de relations hors du milieu du travail. Le prochain récit auquel je souhaite à présent vous introduire est un exemple de la solitude expérimentée par un indien qui habite en France depuis quatre ans, mais qui a fait le choix de s'isoler de sa famille et de sa culture, compte tenu de ses « caractéristiques spécifiques » lui proportionnant une supposée « liberté occidentale ».

3. L'exil comme refuge

Comme je l'expose dans le chapitre 02, l'exil est caractérisé par le sentiment de solitude et de décalage. L'exil peut ainsi être volontaire ou forcé. Le simple fait de s'éloigner de « chez soi » fait de l'exil un acteur qui résonne dans la subjectivité du migrant. Toutefois, l'exil peut parfois être vécu comme une volonté de se recueillir dans sa propre personnalité et ses propres pensées. Un exemple de cette manière de vivre par rapport à ses origines est celui du récit de Thierry, 36 ans, Indien né à Davangere, état du Karnataka, sud de l'Inde, que j'ai pu connaître via Facebook à partir d'un réseau de contacts que j'avais tissé en Inde, car Thierry connaissait un avocat indien avec qui j'avais déjà parlé à l'époque de mes recherches sur l'homosexualité en Inde. Notre rencontre s'est ainsi avérée plus facile.

En France depuis 2015, il a d'abord habité à Montpellier pour ses études, où il avoue ne pas avoir rencontré un seul étudiant indien. Désireux de venir en France à cause de la langue, Thierry avait en effet étudié le français en Inde, à l'Alliance française de Bangalore, et était ensuite devenu professeur dans cette même institution. Il a également travaillé comme guide touristique pour des voyageurs français en visite en l'Inde. Après avoir fini son master en entrepreneuriat à l'Université de Montpellier, il a réalisé que le marché de travail accordait beaucoup de valeur aux formations orchestrées par les grandes écoles privées de commerce – comme plupart des interlocuteurs dont j'ai pu présenter le parcours auparavant. C'est pourquoi il a décidé de s'inscrire dans un autre master en business, cette fois à Montpellier Business School. De même que pour d'autres étudiants, une partie de sa formation a été financée par ses parents, bien qu'il en ait lui-même financé une partie avec ses propres économies. D'après lui, ses relations avec des indiens demeurant à Marseille étaient minimes, même si à l'époque de notre entrevue il avait un colocataire indien arrivé à Marseille pour travailler à la CMA-CGM. Thierry n'a rencontré des étudiants indiens que pendant son deuxième master, ce qui vient soutenir l'idée que les écoles privées de commerce

attirent de nombreux Indiens dont le but est d'effectuer une carrière internationale en Europe. Actuellement, Thierry travaille à Capgemini, un grand groupe international d'aide à l'investissements dans les nouvelles technologies, doté de pôles dans plus de 40 pays, parmi ceux-ci l'Inde et Brésil.

En tout cas, la particularité du parcours de Thierry est l'expérience de l'exile. Il est homosexuel, et affirme avoir découvert sa sexualité à 18 ans, quand il est parti de chez ses parents pour étudier à Bangalore, capitale de l'état du Karnataka, puis qu'il a commencé à utiliser les *chat rooms* de rencontre. À 23 ans, il a eu sa première relation avec un homme déjà marié à une femme, ce qui a entraîné chez lui souffrance et découragement. Thierry vit encore maintenant sa sexualité dans la marginalité. L'activisme LGBTI en Inde a beau y travailler, l'homosexualité est toujours un tabou dans le pays. Thierry considère toutefois qu'en France, la discrimination et les préjugés sont aussi présents dans le comportement de la population, quoique d'une autre façon, « à la chrétienne »⁵¹. Alors qu'en Inde le sujet achoppe sur la légitimité dans les préceptes de la religion hindoue et musulmane, la tradition catholique française ne permet pas non plus que les sujets expérimentent leurs désirs sexuels d'une façon réellement démocratique. Son expérience affective et sexuelle en France s'est toujours restreinte à des saunas gays à Marseille. Cependant, Thierry affirme ne pas se sentir à l'aise pour se permettre de se laisser pénétrer ou de pratiquer de la fellation avec des inconnus. Dès lors, il se sent davantage en marge, surtout parce qu'il essaie d'avoir une relation plutôt affective que sexuelle, dans un environnement où les applications sont dédiées à fournir des plaisirs instantanés. « En France, tout le monde baise (...) [en Inde] on n'est pas très cerveaux, on est plutôt cœur », souligne-il toujours afin de renforcer l'idée que son expérience homosexuelle en Inde correspond à l'élaboration de relations affectives, et pas uniquement à des expérimentations sexuelles « vides ». Dans son étude sur l'expérience homosexuelle au Maroc, Marien Gouyon (2010) affirme que la vision de la sexualité hétérosexuelle est structurée par le rapport pénétrant/pénétré, tandis que l'homosexualité est perçue différemment, en particulier par des migrants issus de pays ayant une morale strictement religieuse. Autrement dit, l'homosexualité peut être vécue à travers l'expérience du désir de l'autre sans qu'il y ait nécessairement pratique de la pénétration. Thierry est un cas pour lequel l'homosexualité n'est pas considérée comme un exercice sexuel basé sur un rapport de domination entre pénétrant/pénétré ou un jeu sexuel dans la chair, mais comme une façon de vivre son affectivité plutôt qu'un jeu sexuel vécu dans la chair. C'est son éloignement

⁵¹ En septembre 2018, suite à des années de processus d'inconstitutionnalité, la section 377 du Code pénal indien, concernant la pratique de la sodomie, a été abrogée par la *Supreme court*. Sur le parcours des luttes pour la liberté de la communauté LGBTI en Inde, voir Sheikh, 2013.

par rapport aux habitudes de la population gay en France qui l'enferme lui aussi dans la solitude de sa chambre.

Thierry suit une routine qui repose sur le travail, les alentours de son habitation et sa chambre. C'est un quotidien de solitude. Lorsque j'ai eu l'occasion de le rencontrer la première fois, il venait de subir un dégât des eaux. S'il n'avait pas pu parler avec moi de ce problème, il n'aurait pu s'épancher qu'auprès d'une seule personne, son seul ami dans la ville, un homme gay de 57 ans qu'il avait eu l'occasion de connaître dans une sauna, et était finalement devenu ce qu'il appelle son « tuteur ». C'est cet homme qui lui vient parfois en aide et peut lui tenir compagnie.

La relation avec sa famille, à l'inverse de celles de mes autres interlocuteurs qui entretiennent des rapports directs avec leurs origines – bien qu'ils soient passés par des périodes de conflits, en particulier au début de leurs relations amoureuses –, consistent à s'en éloigner chaque fois davantage. Pour autant, Thierry a l'habitude de revenir régulièrement en Inde, quoique sans rien en dire à sa famille. Allant annuellement à son pays d'origine, parfois deux fois par an, Thierry ne dit pas à ses parents quand il y est. En 2010, une cousine de Thierry a dit à ses parents suspecter qu'il pouvait être homosexuel. Les parents sont alors venus chez lui, à Bangalore, pour ramener ses affaires et l'emmener dans sa ville natale (selon lui, les parents en Inde auront toujours la responsabilité de leurs enfants, quel que soit leur âge). Il est alors resté trois ans sans avoir aucun contact ni avec sa mère ni avec son père, toutefois, après cet incident, ses parents ont accepté son homosexualité, même si le sujet n'est toujours pas soulevé devant les proches.

Selon Thierry, il y a deux types de voyages en Inde : celui pour rencontrer sa famille et celui pour « se faire plaisir ». Lorsqu'il retourne chez ses parents, le voyage se transforme en une expérience religieuse, avec des pèlerinages et des visites aux temples hindous⁵²; lorsqu'il se rend en Inde pour s'amuser, il va souvent à Kolkata, où il se sent plus chez lui et rencontre des amis gays. Une fois à Kolkata, toutes ses nuits sont destinées à rencontrer des garçons et à aller dans des maisons de massage. Quand il y est pour un « regroupement familial », il précise que l'ambiance est lourde, non seulement à cause de la routine strictement religieuse, mais surtout à cause de la convivialité avec ses proches, qui lui demandent toujours quand il compte de se marier ou aura des enfants, étant donné son âge.

⁵² Thierry vient d'une famille hindoue orthodoxe. Il affirme néanmoins ne pas se conformer aux préceptes religieux ni aux devoirs moraux qui découlent de cette croyance. Il ne se considère cependant pas athée, mais croyant. En vivant sa spiritualité chez lui, il pratique souvent la méditation, et s'abstient de manger du poulet.

Sa vie à Marseille est réduite au seul travail. Pour lui, ses collègues au bureau sont comme sa vraie famille, même si le contact se limite aux horaires de bureau. Le travail tient une grande place de son quotidien, et il affirme qu'être au travail lui plaît à cause de l'ambiance respectueuse qui y règne, à l'opposé de celle avec laquelle il a eu une expérience auparavant. En Inde, selon lui, les pratiques de harcèlement découlent d'une politique clientéliste dont les racines sont ancrées dans le fonctionnement même des entreprises, ce qui constitue pour lui la différence fondamentale entre les milieux du travail en Inde et en France. Sa compagnie, c'est le portable. Avouant être « presque collé » à son téléphone, il regarde constamment des vidéos sur Youtube et écoute des mantras de méditation lorsqu'il est chez lui.

Le parcours de cet interlocuteur vient soutenir une autre interprétation au sujet de la migration indienne. Alors que les étudiants, Laurence et Emmanuelle, cherchaient une opportunité de travail, Thierry – même s'il est venu pour faire ses études et faire carrière en Europe – cherche surtout un exil du contexte familial. En même temps que la vie professionnelle donne sens à sa vie à Marseille, l'élément émotionnel et subjectif parcourt son récit. Il évoque toujours la solitude. L'exil dont il fait l'expérience est une tentative de s'éloigner de ses origines, non pas à cause d'un manque de représentation du Soi par la culture, mais du fait que sa famille soit indéniablement plongée dans un cercle social d'où découle une étrangeté vis-à-vis de sa condition homosexuelle, qui se transforme pour lui en souffrance vécue perpétuellement par lui. Comme le souligne Eboko et Awondo (2013 : 201), « les trajectoires migrantes des homosexuel(le)s dessinent des figures d'une modernité conflictuelle qui recomposent des pratiques très anciennes dans des environnements inédits. Entre le durcissement des conditions migratoires, la persistance du désir d'exil, au-delà de simples motifs matériels, l'ethnicisation des rapports sociaux en France, ces desseins enlumés par des choix et orientations qui visent à la promotion de l'intime sont des marqueurs d'un monde en mutation ». De cette façon, l'intimité et la relation avec la sexualité prend une place importante au sein du parcours des migrants homosexuels. L'autonomie vécue à travers l'exil est une manière de démontrer l'agentivité de ces individus en ce qui concerne l'autodétermination de leur propre sexualité et l'expérience de la liberté sexuelle et affective.

Le « pattern de la culture », en empruntant l'expression à Ruth Benedict (1934)⁵³, qui s'adresse à l'homosexualité en Inde met les sujets et leurs corps à la marge. Autrement dit, ce modèle considère des formes profanes d'étrangeté qui les rend impures. En France, ce modèle qui encadre l'expérience sexuelle continue à être imposé à Thierry, mis d'une autre manière, à distance. Le rapport avec ses origines et sa filiation repose sur un éloignement entraîné par cette norme culturelle qui alimente son exil. Pourtant, cette expérience se reflète dans la façon dont il se met dans le cercle social où il est maintenant inclus, la société française. Renfermé sur sa routine de travail, Thierry vit sa sexualité d'une façon restreinte fruit de son écart par rapport aux pratiques de la « communauté » gay française. Ses attentes en termes de sentiments et d'affection, au-delà de la seule satisfaction sexuelle, limitent son l'insertion dans ce que l'on peut appeler le « milieu gay » et alimente cet exil qui se déroule, au-delà d'une quête de stabilité professionnelle, se déroule comme un décalage au regard d'une culture dont l'ethos remet en cause son identité, non seulement par les outils de discours, mais aussi par une institutionnalisation religieuse que légitime l'État.

Conclusion

Quoique la relation soit devenue tardivement un objet de recherche en France, les études sur les groupes migratoires et les populations en condition de diaspora gardent une relation entre celui qui est d'ici et celui qui vient de là-bas. Utiliser la culture comme un paradigme à partir duquel s'établissent les relations sont établies est une manière de mettre en scène les ruptures de pouvoir, l'émancipation et les relations de dépendance (Quiminal, 2009).

Dans ce chapitre, nous avons pu accompagner quelques parcours qui, à travers des études de cas, mettent en lumière la question des relations et l'histoire des Indiens venus en France, en particulier à la recherche de nouvelles opportunités de travail dans le Nord. Une question qui est alors possible de se poser est la suivante : d'où vient l'illusion que l'Europe fournit encore aujourd'hui de meilleurs postes de travail ? Quelle est la réalité vécue par les migrants du sud qui construisent un imaginaire de liberté, de succès et d'attentes vis-à-vis de leur bien-être localisé dans le vieux monde ?

⁵³ Chez l'anthropologue Ruth Benedict, disciple de Franz Boas, la culture peut être conçue comme un pattern émotionnel et psychologique à travers duquel les relations et les affections sont déterminées en raison de la conception, de chaque action elle-même au sein du groupe. Son œuvre cherche à comprendre comment la pensée, les émotions, l'action et les rapports sont normalisés par un modèle de construction de la personnalité, ce qu'elle appelle « ethos ». En ce qui concerne l'École culture et personnalité, voir et Nielsen, 2007, chapitre 04.

La relation entre l'Inde et la France peut être moins chargée, en termes postcoloniaux, que les relations avec l'Algérie, la Tunisie ou le Sénégal, par exemple. Par contre, la construction d'une société française susceptible de fournir un confort économique est alimentée jour après jour dans les pays du Sud. Les récits des étudiants de la Kedge Business School donnent voix à cette dynamique, selon laquelle l'ascension sociale est perçue à travers d'une vie en Europe. Des histoires comme celle d'Emmanuelle et de Laurence illustrent la réalité concrète des attentes futures de ces étudiants, c'est-à-dire la construction d'un nouveau cercle social et professionnel stable en l'« Europe occidentale ».

D'autre part, il faut également préciser que l'exil et la souffrance peuvent être vécus à fleur de peau par celui qui vit encore dans la liminalité. La trajectoire de Thierry démontre comment un homosexuel fait du décalage par rapport à la famille une manière de liberté, même si l'homosexualité est toujours moralement jugée en France catholique (bien que laïque). La réalité de ce dernier révèle ce que Roger Bastide appelle « le principe de coupure » (Cuche, 2009). Les migrants se communiquent entre les drames de deux mondes, entre les conflits soulevés par deux espaces, celui d'origine et celui du présent. Un migrant recoupe ses angoisses et ses drames en les classant dans les compartiments qui correspondent aux lieux qui font partie de l'environnement dans lequel il vit. Être accepté ou non dans le pays d'émigration lui cause une angoisse, tandis qu'être relégué dans le pays d'origine soulève aussi des sentiments de douleur et de rejet. Ce sont donc ces compartiments sentimentaux eux-mêmes qui permettent au migrant de découvrir une nouvelle structure affective et émotionnelle qui fasse écho aux diverses sphères de sa vie.

Ce que nous pouvons percevoir, c'est le rapport étroit entre dépendance culturelle coloniale entre l'Europe et le Sud affect les désirs, les attentes, voire le projet migratoire de la jeunesse issue de plusieurs régions du monde, comme l'Inde. Dès lors, les relations entre les origines et le « nouveau pays » sont maintenues comme une forme de sauvegarde de statut et de pouvoir. Bien que la perspective finale soit le retour au pays, promouvoir une image occidentalisée cultive des attentes de ceux qui sont restés. En réalité, être en Europe, c'est être au-dessus. Être en Europe, c'est promouvoir un capital culturel qui devient, d'une façon ou d'autre, un capital économique.

Néanmoins, quelle est la structure locale qui maintient la relation entre les Indiens et la ville ? Comment se construit le lien entre ces étrangers ? C'est cette réflexion déclenche le prochain chapitre, dont le but est de présenter la façon dont chaque individu est une source de relations qui, même si elles sont lointaines et impersonnelles, constituent un objet que nous appelons réseau. Il

s'agit d'un enchevêtrement de liaisons tissées de sorte à positionner stratégiquement les individus en fonction du sentiment qui aliment cette structure.

MCours.com